

Deux pamphlets majeurs

Patrick Moreau, *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants?*, Montréal, Boréal, 2008, 144 p.

Christian Dufour, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Montréal, Les Éditions réunies, 2008, 149 p.

Robert Vigneault

Volume 51, Number 2 (284), May 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34729ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigneault, R. (2009). Review of [Deux pamphlets majeurs / Patrick Moreau, *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants?*, Montréal, Boréal, 2008, 144 p. / Christian Dufour, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Montréal, Les Éditions réunies, 2008, 149 p.] *Liberté*, 51(2), 160–168.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Deux pamphlets majeurs. Essai critique

Robert Vigneault

Patrick Moreau, *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants?*, Montréal, Boréal, 2008, 144 p.

Christian Dufour, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Montréal, Les Éditions réunis, 2008, 149 p.

Sauf erreur, il m'a semblé que la parution de ces deux livres n'avait pas obtenu toute l'attention qu'elle méritait. Au contraire même, celui de Patrick Moreau s'est vu opposer, dans le cahier « Livres » du *Devoir*¹, une fin de non-recevoir. Le chroniqueur n'a même pas daigné mentionner la qualité littéraire de ce pamphlet, à la langue irréprochable et ferme.

Un mot sur la forme de ces deux livres, des pamphlets et non des essais, à mon avis. Questionnement, recherche, inquiétude, inachèvement m'apparaissent inhérents à la notion de l'*essai*, selon la dénotation même du terme. Or le pamphlétaire ne cherche pas la vérité ; il la possède autant qu'il est possédé par elle ; il arrive même qu'il soit le seul (à ses yeux) à en avoir l'irrésistible évidence, d'où son désarroi et son besoin de la crier sur les toits. L'argumentation du pamphlet est catégorique, péremptoire, et ne s'embarrasse pas des tâtonnements ou des modalisations de l'essai. Le ton est donné dans le titre même du livre de Patrick Moreau, *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants?*, voire dans son éloquentة dédicace : « À ma femme et à mes enfants, parce qu'ils supportent depuis longtemps avec abnégation mes exaspérations et mon humeur quelquefois assassine². » Quant à Christian Dufour, au sous-titre et à la maquette déjà suggestifs de son pamphlet répond avec vigueur

1. Louis Cornellier, « Essais québécois. Les insolences du chroniqueur », *Le Devoir*, cahier « Livres », 6 et 7 septembre 2008.

2. Patrick Moreau, *op. cit.*, p. 7. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par un numéro de page entre parenthèses.

la toute première phrase de l'introduction : « Ce livre est un signal d'alarme, ce livre est un coup de poing³. »

On ne peut s'empêcher, en lisant le pamphlet de Patrick Moreau, d'évoquer les fameuses *Insolences du Frère Untel*⁴. Sauf que, si on prête attention à la forme ou à l'énonciation du livre de Jean-Paul Desbiens, on finit par y débusquer une ambiguïté qui s'infiltré partout dans ce texte généralement perçu comme contestataire. Car ce dernier est bien, d'après l'étude perspicace de Nicole Bourbonnais, « un acte de dénonciation et de revendication mais accompli dans la soumission et considéré comme illégitime⁵ ». On a affaire, au bout du compte, à une pensée hésitante qui n'a pas encore dépassé la bravade de l'*insolence*. On ne m'en voudra pas de préférer à ce message ambigu celui, tout d'une pièce, de Patrick Moreau.

La vocation d'enseignant, métier privilégié, le plus beau peut-être : faire partager à d'autres êtres humains sa soif de connaissance, son goût de la beauté... En un mot, enseigner, bien enseigner, c'est la seule ambition d'un professeur de littérature comme Patrick Moreau, à l'enthousiasme communicatif. Mais voilà, il est pris, comme tant d'enseignants déboussolés, dans la toile d'araignée d'un système d'éducation radicalement perturbé. Comment se fait-il qu'à dix-sept ans, après onze années de scolarité, et même s'ils ont obtenu un diplôme de fin d'études secondaires, la plupart des élèves de ce professeur de cégep souffrent de « dysorthographe » (23), cette maladie qui affecte tant l'orthographe grammaticale que l'orthographe lexicale de nos enfants ? Moreau n'ira pas jusqu'à prétendre qu'on n'enseigne pas ces matières, mais plutôt qu'on les enseigne *mal* : on méconnaît, par exemple, la nécessité de la *répétition* dans ce domaine, de l'évaluation systématique et *répétée* jusqu'à ce que la connaissance des règles de la grammaire

3. Christian Dufour, *op. cit.*, p. 13. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par un numéro de page entre parenthèses.

4. Jean-Paul Desbiens, *Les insolences du Frère Untel*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960, 158 p.

5. Nicole Bourbonnais, « La liberté à l'essai ou *Les insolences du Frère Untel* », dans Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard (dir. éd.), *L'essai et la prose d'idées au Québec*, tome VI, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 1985, p. 581.

soit devenue une seconde nature. « À douze ans comme à soixante, rien ne remplace la grammaire⁶ », affirme Jean Éthier-Blais, puis, ironiste impénitent, il en remet : « Dieu lui-même, qui se donne le beau nom de Verbe, a dû faire une faute de grammaire quelque part, puisque le mal existe⁷. »

Une perception insidieuse en milieu scolaire tendrait à faire croire que l'apprentissage de la langue est une tâche ardue, sans intérêt ou carrément « plate », perception attribuable à « la prétendue difficulté de la langue française et de son orthographe » (28). D'où, périodiquement, ces propositions de réformes de la langue, oiseuses, inutiles, défigurantes, comme si on touchait là le fond du problème. Car il ne faut surtout pas demander à nos élèves un effort supplémentaire, de peur de porter atteinte à leur « estime de soi ». Comme on doit bannir aussi de nos classes toute forme d'émulation laissant subodorer l'élitisme honni des collèges de jadis, ce qui entraîne fatalement vers le nivellement par le bas : loin de préparer alors ces enfants aux rudes défis de la vie, on les entraîne à devenir ces pitoyables « moutons », ces futurs perdants que décrit dans son livre Christian Dufour.

Mais cet étiolement de la langue, très grave déjà puisqu'il gêne considérablement ou même interdit parfois l'accès aux textes, aux textes *littéraires* surtout, avec leurs infinies nuances et connotations, cette défaillance linguistique est le symptôme d'un mal plus profond, épinglé par l'éminent linguiste Émile Benveniste, que Moreau cite opportunément : « C'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et organise ce qu'on peut penser. » (48) « La langue, en effet, commente Patrick Moreau, n'est pas seulement un outil de communication [...], elle est aussi le véhicule de la pensée, ainsi que le moyen d'expression privilégié de la culture. » (48) Lui-même cultivé, ça se voit, ça se sent, et pénétré de l'importance de sa mission d'enseignant, l'auteur explicite ainsi son propos :

[...] s'entendre sur le sens exact des mots, préciser sa pensée (dans et par le langage) et s'acheminer peu à peu vers une vérité constituent

6. Jean Éthier-Blais, *Le seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1992, p. 26.

7. *Ibid.*, p. 27.

l'une des activités les plus nobles de l'espèce humaine et l'un des buts fondamentaux de l'enseignement. (52)

On imagine la frustration de ce professeur accueillant au cégep les victimes de l'actuel laisser-aller linguistique, de surcroît condamnées à l'inculture grâce au fameux « présentisme » de l'éducation à la citoyenneté qui aboutit à l'élimination de la mémoire, de l'histoire, du passé et de ses acquis. Au lieu d'enseigner des connaissances, donc d'*enseigner* tout court, ce qui est après tout la mission de l'école, on va chercher à remédier à tous les maux de la société. C'est le règne de la « pédagogie par projets » et des « compétences transversales » accueillant dans le système éducatif tous les sujets d'actualité : santé, nutrition, délinquance, sexualité, culture religieuse, informatique, environnement, etc., etc. Si seulement on se refusait à cet éparpillement, on pourrait identifier quelques domaines de base qui échappent à la mode du jour, sortir l'élève d'un *présent* médiocre, esclave des machines et de la contre-culture de consommation, l'ouvrir au passé, à la beauté de la culture humaniste. À leur manière, les pédagogues socioconstructivistes des « sciences de l'éducation », adeptes de la religion du présent et du nouveau, font écho aux idées insensées d'un Pierre Foglia décrétant que « *Germinal*, *Madame Bovary*, le grec et le latin » ne sont que des « incongruités⁸ ». L'erreur des lettrés, renchérit-il, c'est de rejeter le « nouvel ordre culturel », c'est « le refus d'admettre que les temps ont changé. Avant Shakespeare, les maîtres étaient des tailleurs de pierre analphabètes. Peut-être qu'est arrivé le temps des maîtres du bip, du clip, du vidéo et du flash, plus ou moins analphabètes⁹. » On a osé le professer déjà, « [u]ne paire de bottes vaut mieux que Shakespeare » : Alain Finkielkraut n'a pas hésité à appliquer cet anathème des populistes russes du XIX^e siècle au nihilisme de la pensée postmoderne¹⁰.

8. Pierre Foglia, *La Presse*, 13 février 1993, cité par Jean Larose, *La souveraineté rampante*, Montréal, Boréal, 1994, p. 75.

9. *Idem*, *La Presse*, 16 avril 1994, cité par Jean Larose, *ibid.*, p. 77.

10. Alain Finkielkraut, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 149 et suivantes.

N'en déplaise à Foglia, s'il y a un discours consensuel ou presque de nos jours, c'est bien celui qui soutient que l'école québécoise ne tourne pas rond depuis la fameuse « réforme ». Au point d'émouvoir même la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport (quelle salade ! comme si on n'en avait pas déjà plein les bras avec l'Éducation). Mais ce débat primordial n'est vu que par le petit bout de la lorgnette : « Stoppons la réforme », disent ceux qui réclament un « moratoire » ; d'autres encore ont un « Plan d'action » mais des vues étriquées : le retour des dictées ou du bulletin chiffré, même la mise au point d'un bulletin à deux vitesses (pour épargner les « faibles »), l'aide aux devoirs, l'assistance aux élèves en difficulté (curieusement, on ne parle jamais des « bons » élèves, ceux qui poireautent dans leur classe...). Plutôt que ce genre de correctifs ponctuels, c'est une véritable refondation du système d'éducation que réclame Patrick Moreau, sur de nouveaux principes, de nouvelles bases :

Un véritable et audacieux changement de culture est plus que souhaitable dans le monde de l'éducation, soit la substitution résolue d'un authentique « humanisme » à une pédagogie de pacotille ainsi que l'apprentissage d'une pensée critique et informée plutôt qu'un moralisme étroit centré sur l'actualité. (21)

Ce qui m'a rappelé l'observation si opportune de Christian Rioux :

Aux États-Unis, le journaliste et universitaire Michael Lind déplorait récemment la disparition des humanités et de la lecture des ouvrages classiques dans une université de plus en plus soumise aux besoins de l'entreprise (« Why The Liberal Arts Still Matter », *The Wilson Quarterly*). Pour contrer l'utilitarisme ambiant, il propose un effort massif afin de réintroduire cet enseignement à l'école secondaire¹¹.

Pour revenir au Québec, il faut agir vite, car « rien ne va plus quand ces professeurs qui forment aujourd'hui nos enfants sont

11. Christian Rioux, « La culture de l'immédiat », *Le Devoir*, 2 mars 2007, p. A5.

eux-mêmes le fruit d'un système d'enseignement défaillant » (42). Alors, parole d'Évangile, « si un aveugle guide un aveugle, tous les deux tomberont dans un trou » (Mt 15,14).

° ° °

Si j'ai choisi d'associer le pamphlet de Christian Dufour, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, à celui de Patrick Moreau, c'est qu'il véhicule avec force un message qui vise particulièrement les jeunes Québécois, apparemment insensibles à un problème linguistique qui pourrait éventuellement entraver l'apprentissage du français dont il a été question jusqu'ici. En effet, le réputé politologue a décelé chez ses compatriotes une « fatigue identitaire » (16), un « atavisme de conquis » (20), ce que la préfacière Marie-France Bazzo dénonce, pour sa part, comme une « inavouable tentative autodestructrice de l'identité québécoise » (10). Et pourtant, cette malsaine renonciation au français s'opère dans une ambiance de tranquille insouciance : « [...] une partie des francophones semblent tentés d'abdiquer l'essentiel sous couvert d'ouverture au monde, de tolérance et de soi-disant réalisme. » (16) Jean Chrétien, on s'en souvient, a déjà déclaré que « l'assimilation est une réalité de la vie » (129). Le gouvernement québécois, soucieux de ne pas faire de vagues, se contente, on devine pourquoi, d'en appeler à la « vigilance », vague mantra d'une passivité que blâme notre auteur : « [...] on ne saurait par principe se limiter aux seules mesures incitatives pour promouvoir un français qui apparaît, en 2008, dans une situation plus fragile que la majorité des francophones ne le croient. » (16)

Ce qui frappe le plus, à la relecture de ce pamphlet — et qui n'est pas d'ordinaire la qualité dominante d'un pamphlétaire —, c'est un sens des nuances, un remarquable réalisme, qui sont sans doute le fruit de profondes réflexions sur la place de l'anglais au Québec. Il importe avant tout d'éviter les extrêmes :

[...] les francophones — y compris plusieurs souverainistes — ont tendance à passer de la négation de l'anglais à une ouverture exagérée à son égard. (17)

Actuellement, pour caricaturer un peu, ou l'on refuse de voir l'anglais, ou l'on s'écrase devant lui, deux facettes d'une même relation déficiente. (100)

Premier extrême : chez certains francophones de souche, on relève « des comportements à l'égard de l'anglais qui sont le propre des membres d'un groupe voué à l'assimilation » (22). Et la situation est particulièrement inquiétante chez les membres de la jeune génération, « dont une partie semble actuellement vivre dans un artificiel *Alice au pays des merveilles* linguistique » (116). Ceux-ci éprouvent un sentiment de sécurité à cet égard, « dont on peut se demander s'il ne camoufle pas une résignation implicite au déclin du français dans notre société » (118-119). Ils sont réfractaires à toute nouvelle mesure pour défendre le français ou en faire la promotion. Leur préoccupation prioritaire, à l'instar du gouvernement Charest, c'est non pas l'état du français, mais le souci de la bonne entente. Quand se pose le problème des échanges en français, ils auront tendance à s'adapter en optant pour l'anglais. On pressent même ici une forme de profilage linguistique : dès qu'un allophone s'efforce vaillamment de parler français, on volera à son secours en lui parlant anglais ! En réalité, « sous leurs allures *cool*, bon nombre de jeunes Québécois sont en 2008 de beaux moutons dociles en ce qui a trait au rapport avec la langue anglaise » (28-29). Mais l'exemple vient de haut : Pauline Marois elle-même, vraisemblablement culpabilisée par son insuffisante connaissance de l'anglais, déclare au début de février 2008, à l'occasion d'une rencontre éditoriale avec l'équipe du *Devoir*, qu'à son avis, « tous les Québécois devraient être bilingues en sortant de l'école secondaire ou du cégep » (57), sans mesurer les fâcheuses conséquences d'un bilinguisme généralisé sur l'apprentissage du français chez les anglophones et les immigrants ! « [...] c'est la mise sur un pied d'égalité du français et de l'anglais au Québec, dans un contexte géopolitique canadien et nord-américain où "les deux langues" sont tout sauf égales, qui est dangereux pour les francophones. » (111) S'ajoute à ce contexte déjà envahissant celui de la mondialisation actuelle de l'anglais, de « la modernité angloplanétaire » (109).

Second extrême : la négation de l'anglais, ce qui revient à refuser l'histoire en aspirant à un Québec intégralement français qui n'aurait pas connu 1763. C'est sur ce point surtout que le pamphlétaire me paraît faire preuve d'un remarquable sens des réalités. Force est, en effet, de tenir compte d'un côté *anglais* de l'identité québécoise ; l'anglais est une vieille langue québécoise : c'est un fait incontournable de notre histoire depuis 1760, et qui persisterait même dans un Québec souverain. Le terme « anglais » utilisé dans le titre de cet ouvrage ne se réfère donc pas uniquement aux Anglo-Québécois, aux immigrants anglophones ou à la langue anglaise, mais, qu'on le veuille ou non, à « la partie anglaise qui sommeille au sein des francophones eux-mêmes » (18). Cette vérité, qui pose problème, c'est incontestable, Christian Dufour l'a mise au jour en s'interrogeant longuement sur la relation complexe des francophones et des anglophones après la Conquête. Cette mûre réflexion l'a conduit à découvrir la clé de l'énigme québécoise : « [...] une identité française ayant incorporé, dans sa période de genèse, des éléments britanniques, un conquérant devenu partie intégrante de l'identité des Québécois, pour le meilleur et pour le pire. » (78) Situation combien délicate, périlleuse ambivalence, témoin ces francophones hors Québec engagés dans un processus d'assimilation qui paraît irréversible. (D'avoir vécu plusieurs années dans un milieu nord-ontarien, avec des « parfaits bilingues » dont les enfants ne parlent plus que l'anglais, m'a sensibilisé à ce triste destin.) « "L'Anglais" est une partie intégrante de notre identité, que l'on ne saurait nier sans s'affaiblir ; mais c'est aussi, parfois, le "conquérant qui veut notre peau". » (79) D'où la nécessité d'une gestion judicieuse de la relation avec l'anglais : avec quelle insistance le pamphlétaire ne revient-il pas, encore et encore, et à juste titre, pour qu'on l'entende enfin, sur une formule devenue le principe directeur de son ouvrage : « [...] cette importance de diffuser au maximum la règle de la claire prédominance du français sans exclusion de l'anglais au Québec. » (18)

Or les francophones du Québec, à commencer par les francophones de souche, ne devraient avoir aucune hésitation, s'ils assument pleinement leur passé, à affirmer fièrement cette *prédominance* dictée par l'histoire elle-même. Ils jouissent, en effet,

d'un enracinement identitaire exceptionnel, d'un authentique droit d'aînesse, d'une ancienneté instituant une indéniable hiérarchie française au Québec, quoi qu'en disent les membres de la Commission Bouchard-Taylor, souvent pris à partie dans ce livre pour leur volonté de récrire l'histoire en donnant dans le nivellement réducteur d'un multiculturalisme camouflé en « interculturalisme ». En dépit de son importance, en effet, l'apport britannique est moins fondamental pour l'identité québécoise que le vieux fonds français des anciens Canadiens de l'époque du régime français. La colonisation de la Nouvelle-France avait commencé dès le début du XVII^e siècle, et au début du XVIII^e siècle, bien avant l'arrivée des Britanniques, s'était déjà enracinée, en français, une identité canadienne autonome, celle de ces ancêtres directs des francophones de souche d'aujourd'hui. Les assises de la langue française au Québec sont donc historiquement inébranlables : la nation québécoise occupe ce territoire depuis quatre siècles. Tenter de *bilin-guiser* le Québec, ce serait donner dans le révisionnisme, comme certains s'y emploient déjà.

D'où l'importance d'insister, comme le fait constamment Christian Dufour, sur « la claire prédominance du français ». Car ce livre est aussi un « signal d'alarme » (13) face à l'étrange défaitisme identitaire qui guette nombre de Québécois. Le bouleversant message du 22 juin 1990, inscrit sur le monument de Robert Bourassa, près de l'Assemblée nationale, n'a rien perdu de son actualité : « Le Québec est, aujourd'hui et pour toujours, une société distincte libre et capable d'assumer son destin et son développement. »